

PROLOGUE

Colorblind

En fermant les yeux, on peut imaginer comment c'était. Chaud, humide, bondé. De la fumée, des écrans lumineux et des briquets allumés. Des fans qui crient, rient, applaudissent et pleurent. Des corps qui se poussent, se bousculent, essaient de voir. Tout le monde voulant voir la scène : les lumières, le matériel, le musicien en personne.

Il courait de l'avant à l'arrière de la scène en chantant, secouant la tête et jouant de la guitare. Les paroles étaient mélangées. Ses mouvements, désynchronisés. Le son de la basse résonnait si fort à travers la foule que mon corps vibrait à chaque fausse note. Je n'avais qu'une seule envie : que ça se termine.

Nick Wilde assurait la première partie des Counting Crows à l'Hollywood Bowl. C'était sa seconde chance et il l'avait complètement gâchée. La foule était euphorique au début de sa première chanson, et il occupait bien la scène, mais cela n'a pas duré longtemps. Arrivé au troisième titre, il avait improvisé, fait des couacs et oublié les paroles. Il était perdu dans sa propre transe, imbibé d'alcool, et personne ne pouvait l'aider... Pas Xander, pas ma mère et assurément pas moi. On a entendu le début de « Mr Jones » avant même qu'il ait fini sa quatrième chanson... Et il n'a plus jamais joué sur scène.

La musique était son âme. La musique faisait partie de nos âmes à tous. Quand nous étions plus jeunes, il nous avait

enseigné tout ce qu'il savait : jouer d'un instrument, chanter, comment occuper une scène. Nous connaissions toutes les chansons de tous les artistes. Nous sommes allés de concert en concert. La musique était sa vie et c'est devenue la nôtre.

Mais jouer ne lui suffisait pas. Il avait un rêve : il voulait être célèbre. À un moment donné, son rêve est devenu une obsession. Il est allé plus loin que la plupart. À l'âge de dix-neuf ans, il avait signé avec une maison de disques et enregistré son premier album. Mais ça avait mal tourné et le label l'avait laissé tomber. Il avait passé les quinze années suivantes à chanter dans des clubs, des églises, à des mariages, des fêtes d'anniversaire en attendant un autre coup de chance. Et là, juste comme ça, il a gâché son occasion en or.

Tout dans notre vie a changé après ça. Son problème avec l'alcool a empiré, grand-père passait plus souvent à la maison pour veiller sur nous, et maman est retournée travailler. Chaque jour ajoutait un nouveau souci tandis qu'il vivait dans son monde à lui. J'avais seize ans quand son plan A est devenu mon plan B et, tout comme lui, encore jeune, j'ai enregistré mon premier album. Mais, contrairement à lui, j'avais Xander. Il ne me laisserait pas échouer. L'album du groupe a démarré lentement, mais après un an de tournée, il a commencé à gagner en popularité.

Je me souviens de la première fois où les Wilde Ones sont montés sur une vraie scène. Nous étions nerveux. Nous étions restés assis à attendre pendant des heures. Quand l'heure est enfin venue, nous avons occupé la scène avec assurance comme pendant les répétitions, mais, en réalité, nous étions hyper stressés. Les lumières étaient bien plus puissantes, et le public, bien plus important que ceux auxquels nous étions habitués. Quand les gars ont commencé à jouer, des mots doux, presque inaudibles, sont sortis si vite de ma bouche que j'en ai oublié de respirer. Le groupe couvrait ma voix et je le savais. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi, ajusté la hauteur du micro et apprécié la foule. Les gens m'encourageaient avec un tel enthousiasme que ma voix s'est finalement élevée au-dessus d'eux. C'était la voix avec laquelle j'avais

grandi, celle que mon père avait entretenue. Elle était brute, habitée et expressive. À cet instant, ma musique a pris vie. La foule est devenue folle, et c'est comme ça que ma vie a changé une nouvelle fois.

Xander a battu le fer tant qu'il était chaud. Il s'est arrangé pour que nous partions en tournée. Ça a été le début de la fin pour moi. Nous sommes partis de zéro. De petites salles, des hôtels miteux, de la nourriture dégueulasse et beaucoup d'alcool. Nous avons fait la première partie de nombreux groupes, et les relations que je me faisais... me faisaient avancer, ça et le fait d'être sur scène à faire ce que j'adorais... Cela me faisait avancer et me donnait envie de rendre mon père fier... Oui, ça aussi.

Mais en tournée, mon espace personnel était constamment envahi. Je détestais les logements exigus, le manque d'intimité, le planning strict, ne jamais être dans la même ville plus de deux nuits d'affilée, les gens qui vous suivent partout, les gens qui vous veulent toujours quelque chose. Même les filles qui se jettent sur nous me lassaient. Cela a été la plus longue année de ma vie, mais je l'ai fait pour lui parce qu'à un moment donné, son rêve a pris la forme du mien. Ce que j'ai fini par réaliser, c'est que son rêve n'était pas le mien : mon père pensait qu'être en tournée signifiait avoir réussi. Son rêve était de devenir célèbre. Le mien concerne la musique.

Alors que les salles devenaient plus grandes, il en était de même pour le public, la couverture médiatique, et j'ai pu voir comment on pouvait se perdre là-dedans, se retrouver piégé, mais j'étais déterminé à ne pas finir comme mon père. Il était accro à la célébrité. Je suis accro à la création. J'espère que cette différence suffira.

La tournée s'est terminée, et nous avons écrit, nous avons donné des concerts à L.A. Avec le temps, la vie est devenue agréable. J'avais réussi à repousser l'échéance d'enregistrer un nouvel album déjà trop longtemps. Cette fois, je le faisais pour le groupe, pour mon frère et pour moi, parce que j'adore la musique. Enregistrer l'album, ça, c'est la partie sympa. C'est la promotion que je redoute, en tout cas,

jusqu'à ce que je la voie à travers la vitre. La fille qui m'a inspiré « Once in a Lifetime », la fille que Xander appelle toujours « ma muse », la fille qui a volé mon cœur un soir, puis l'a écrasé au même instant.

Elle était aussi belle que dans mes souvenirs et, d'un seul coup d'œil, elle m'a coupé le souffle. Elle a marché vers moi en tirant une valise derrière elle, et mon cœur a eu un raté. J'ai su immédiatement que c'était elle qui était envoyée pour m'interviewer et, soudain, tous mes a priori négatifs sur la presse ont disparu. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'observer. Je la désirais plus que je n'avais jamais désiré quiconque auparavant. J'ai dû étouffer un rire quand son sac est tombé du haut de sa valise et qu'elle a regardé autour d'elle si quelqu'un l'avait vue. J'avais envie de crier : « Il n'y a que moi et ne t'inquiète pas parce que tout chez toi est hyper sexy ! »

Je me suis précipité vers la porte pour la lui ouvrir, mais elle l'a poussée et a atterri dans mes bras... On ne peut pas dire que cela m'ait dérangé. Je la rattraperais encore et encore. Il n'y avait pas une chose chez elle que j'avais oubliée depuis notre première rencontre, et même le côté gênant de la situation a éveillé toute mon attention. Quand son corps s'est pressé contre le mien, j'ai su à cet instant que je ne la laisserais pas repartir si facilement. J'aurais supporté un millier de tournées pour qu'elle fasse partie de ma vie. Il y avait simplement quelque chose chez elle, un éclat dans ses yeux, qui arrangeait tout ce qui n'allait pas. Tout comme mon père, j'ai eu une seconde chance : c'était elle. Mais contrairement à lui, je n'allais pas la gâcher.

Quand elle m'a tendu la main et a dit : « Bonjour, je suis Dahlia London de *Sound Music*. Je suis vraiment désolée d'être en retard », j'ai su qu'elle devait être à moi.

A Thousand Years

Une lueur attire mes yeux sur les volets entrouverts au fond de la chambre lorsque je me réveille. Ce doit être l'aube parce que le ciel prend diverses teintes de rose, rouge et orange. Bientôt, le ciel flamboie de couleurs ; c'est comme s'il était en feu, tout comme mon corps, mais j'essaie d'oublier ma douleur. C'est un nouveau jour radieux. Et je suis ici pour le partager avec lui. Je regarde les magnifiques lignes de son corps écroulé sur le fauteuil près de mon lit d'hôpital. Il dort, mais pas très profondément. Je l'observe, détaille sa mâchoire puissante, son nez bien dessiné et son corps harmonieux. Mais c'est son âme, son caractère enjoué et son incroyable personnalité qui m'ont fait tomber amoureuse de lui. Il représente bien plus que tout ce que j'aurais pu espérer : c'est mon âme sœur dans tous les sens du terme.

J'essaie de ne pas le réveiller en enlevant ma main de la sienne. Puis je sors lentement du lit et me dirige vers la salle de bain. Quand j'en reviens, le soleil est bien levé et lui aussi. Il regarde par la fenêtre, où les volets sont maintenant complètement ouverts. Je le parcours des yeux pour pouvoir apprécier chaque petit détail : debout à moins de deux mètres de moi, il est magnifique. Des épaules fortes, une taille fine, des abdos qui semblent se contracter à chacun de ses mouvements. Les bras croisés, il penche légèrement la

tête, son tee-shirt glissé dans son jean de manière débraillée, mais avec une posture bien droite et assurée. La douceur du ciel bleu gris du matin me coupe presque le souffle quand je le vois.

En essayant de savoir ce qu'il regarde, je ne remarque que les nuages floconneux qui dérivent lentement. Ils paraissent blancs sur le ciel matinal ; ils me donnent le sourire. Mais je sais que ce n'est pas ce qu'il regarde. Lorsqu'un geai bleu s'envole et qu'il se retourne, j'ai envie d'effacer toute la douleur que je vois dans son expression triste et ses yeux verts malheureux.

Je ne veux pas m'étendre sur l'incident d'hier, mais cela semble le préoccuper. Son humeur a été plus sombre que jamais depuis que cela s'est produit. Il appelle ça une « agression ». Je préfère parler d'« incident ». Après tout, je suis en vie et je n'ai que quelques bleus. Je ne vais pas perdre mon temps à ressasser cette mauvaise journée ; je préfère célébrer les bonnes choses de chaque nouveau jour. Mais il s'en veut. Je n'ai pas réussi à le persuader que, s'il fallait blâmer quelqu'un, c'était moi. Encore une fois, un tel acte de violence aveugle n'aurait pas pu être évité et, heureusement, je vais bien. Tout ce que je veux, c'est quitter l'hôpital et rentrer à la maison.

J'attrape mes vêtements sur la chaise et les jette sur le lit. Vêtue seulement d'une blouse d'hôpital, je me tiens devant lui sur le lino froid. Je décris un cercle avec mon doigt.

– Tu veux bien te retourner ?

Il passe en soupirant ses mains dans ses cheveux déjà ébouriffés.

– Je ne me retournerai pas. Je veux t'aider. Voir ce qu'il t'a fait ne pourra pas me faire me sentir plus mal, crois-moi.

Je ravale la boule que j'ai dans la gorge et essaie de trouver les bons mots pour répondre et le rassurer.

– River, ce n'était pas ta faute. Une bête perverse qui prend plaisir à attaquer une femme, ce n'est pas ta faute.

Il ne peut pas me dissimuler son frisson.

– Dahlia, ce n'était pas un putain d'accident. Tu as été

attaquée. Si j'avais été avec toi, ça ne serait pas arrivé. Je n'aurais pas dû dormir. C'est aussi simple que ça.

Je reste immobile, choquée par le ton qu'il utilise, même si je sais que sa rudesse n'est pas volontaire.

– Non, ce n'est pas aussi simple que ça...

Je commence à protester, mais il m'interrompt.

Ses épaules s'affaissent. Il détourne brusquement le regard vers le sol et enfonce ses mains dans les poches de son jean.

– Je suis désolé, Dahlia. Je ne voulais pas crier. Je ne peux simplement pas supporter que tu aies été blessée. Ça me tue de te voir comme ça, de savoir ce qui aurait pu t'arriver. Ça me tue, c'est tout.

Nous avons déjà eu cette conversation deux fois. Je sais déjà que mes paroles de réconfort n'aboutiront à rien. Alors, je me répète et envisage de me diriger vers le sac marin posé près de la chaise pour prendre mes chaussettes et mes chaussures avant de retourner dans la salle de bain pour me changer. Mais je l'implore encore une fois :

– River, s'il te plaît, retourne-toi.

Il est devant moi et seul le lit nous sépare, mais pour une raison ou une autre, c'est comme si nous nous trouvions à des kilomètres l'un de l'autre. Il ne s'approche pas de moi, mais je devine l'émotion accablante sur son visage et dans ses yeux. Il souffre. Je l'entends aussi dans sa voix, et son chagrin ne me rend pas simplement triste, il me brise le cœur.

Je n'ai jamais été pudique avec lui. Je sais seulement que je suis couverte de bleus et je veux vraiment lui épargner la douleur de me voir comme ça.

– Non, laisse-moi t'aider, murmure-t-il.

Je l'entends à peine.

En poussant un profond soupir, je me résigne à obtemperer et tends la main vers l'emplacement près de la chaise avant de lui demander :

– Peux-tu me donner ça ?

Il attrape mon sac et le pose sur le lit.

Tandis que je défais le nœud de mon affreuse blouse verte et la fais glisser le long de mes bras, il m'observe. Pas comme

s'il se disait « Oh ! J'ai envie de te voir nue », mais plutôt « Oh mon Dieu ! Je vais vomir ».

La blouse tombe par terre et je reste là, entièrement nue, devant lui. Je le regarde m'observer. Il examine mon corps de la tête aux pieds avant que ses yeux ne reviennent vers les miens. Il a la gorge serrée.

Pour essayer de détendre l'atmosphère, je ramasse la blouse d'hôpital et la lui lance d'un air taquin.

– C'est à ton tour de te déguiser.

Ses lèvres affichent finalement un semblant de sourire, mais ses yeux sont toujours aussi tristes.

– Je pense que je vais passer mon tour, si cela ne te dérange pas. Le vert ne me va pas bien au teint.

Nous sourions tous les deux, et je sais qu'il regarde au-delà de mes contusions. Enfin. Et tout son amour pour moi se voit désormais dans ses yeux. C'est extrêmement important pour moi.

Il contourne le lit et insiste pour m'aider à enfiler ma culotte et mon jean. J'ai envie de lui faire remarquer que ce serait facile pour lui de se glisser dans ma culotte, là, mais je me retiens. Or, quand il commence à passer mon pull au-dessus de ma tête en faisant tout aussi attention, je ne peux plus me retenir. J'attrape sa main, la presse sur mon cœur et le regarde.

– Tu vois, tu peux me toucher. Je ne me casserai pas. Je te laisserai même aller plus loin, dis-je en faisant descendre sa main pour qu'il prenne mon sein.

Dans un premier temps, il résiste, mais finalement, il soupire et caresse mon mamelon avec son pouce. Un petit sourire atteint lentement ses lèvres.

– Plus loin, tu as dit ? Je pense que je m'en sortais mieux avec la culotte.

Nous nous mettons tous les deux à rire doucement et je continue à maintenir sa main en place. Il me regarde avec des yeux de braise, enlève sa main pour la poser sur ma joue. Il se penche vers mon oreille et murmure :

– Tu devrais arrêter. Tu vas m'exciter, et quand